



HAL
open science

Une problématique keynésienne pour l'économie industrielle ?

Christian Barrère

► **To cite this version:**

Christian Barrère. Une problématique keynésienne pour l'économie industrielle?. Nouvelles perspectives de la macroéconomie: mélanges en l'honneur d'Alain Barrère, Publications de la Sorbonne, pp.93-108, 1995, Série Économie (Paris. 1993), ISSN 1251-554X, 2-85944-263-4. hal-02624907

HAL Id: hal-02624907

<https://hal.science/hal-02624907v1>

Submitted on 26 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNE PROBLEMATIQUE KEYNESIENNE POUR L'ECONOMIE INDUSTRIELLE ?

in

**Nouvelles perspectives de la macroéconomie
Série Economie-3, Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne,
Publications de la Sorbonne,
pp. 93-108**

**Christian Barrère, Professeur à l'Université de Reims,
CERAS (Centre d'Etudes et de Recherches en Analyse de Systèmes)**

Il peut paraître étrange de lier théorie keynésienne et économie industrielle. L'importance prise par l'économie industrielle dans la théorie économique contemporaine, notamment depuis son investissement par ce qui est devenu la "Nouvelle I.O", justifie cependant que l'on s'interroge sur l'apport éventuel d'une problématique keynésienne à l'analyse du domaine.

Nous commencerons par préciser les problèmes auxquels sont confrontées les tentatives de construction d'une problématique de l'économie industrielle, à partir de l'expérience que nous pouvons avoir de l'utilisation des principales problématiques existant aujourd'hui en économie industrielle. Nous examinerons ensuite, par rapport à elles, les choix méthodologiques d'une éventuelle problématique keynésienne de l'économie industrielle et développerons enfin les propositions analytiques keynésiennes qui nous paraissent pouvoir apporter à l'économie industrielle contemporaine.

1 Les insuffisances des problématiques actuelles de l'économie industrielle

L'économie industrielle est aujourd'hui à la fois la discipline la plus mal définie et celle qui connaît le développement le plus spectaculaire. Il n'y a guère de consensus autour de la définition précise de l'économie industrielle alors qu'un consensus relatif existe pour définir la micro ou la macroéconomie. Cela résulte en partie du mode de constitution de l'économie industrielle comme discipline. Elle correspond d'abord à *un manque*. On "range" dans l'économie industrielle ce qui ne tient pas ou de plus en plus mal dans les boîtes "micro" et "macro". Définie souvent comme économie appliquée, et, de ce fait, quelque peu méprisée par les théoriciens, il apparaît qu'elle requiert de plus en plus un support spécifique proprement théorique. Elle participe de la constitution d'une *méso-analyse* à côté de la micro et de la macro-analyses.

La définir de façon positive impliquerait de définir son objet, mais le domaine relativement neuf qu'est l'économie industrielle est traversé par des problématiques concurrentes qui construisent différemment leur objet. Nous sommes ainsi dans une situation différente de celle de la microéconomie mais aussi de la macroéconomie, domaine dans lequel, s'il y a des problématiques différentes et a fortiori des modèles différents, l'objet est grosso modo défini de façon consensuelle. Nous dirons que l'économie industrielle correspond pour nous à un domaine particulier que nous appellerons *le domaine de la concurrence*, cette concurrence étant principalement une concurrence entre des firmes qui mettent en valeur des capitaux.

A la source des difficultés et controverses actuelles, en économie industrielle, nous retrouvons des problèmes fondamentaux de la théorie économique.

La première difficulté essentielle de l'analyse en économie industrielle est en effet de relier, d'articuler deux dimensions de la concurrence, celle des marchés et celle de la production, dimensions que la théorie économique a toujours eu le plus grand mal à les relier. Elle oscille en effet entre:

des paradigmes de la production - la théorie classique et marxiste principalement - qui donnent un rôle hégémonique à la production et font du marché un simple lieu d'expression des déterminants productifs, sans consistance propre. Les conditions de production fixent les conditions de marché qui déterminent à leur tour les comportements des entreprises. Le marché devient alors, à travers théorie de la valeur travail et/ou des prix de production, expression des déterminants productifs, et perd toute épaisseur. La concurrence est agent d'exécution des contraintes de la production, elle a un rôle fonctionnel, opératoire, donc second. La concurrence des producteurs permet d'obtenir un échange d'équivalents, la concurrence des capitaux permet l'égalisation des taux de profit.

des paradigmes de l'échange - la théorie néoclassique avant tout - qui donnent un rôle hégémonique au marché, analysent la production comme acte d'échange particulier, sans consistance propre. La logique prédominante est une logique de l'échange, de l'allocation des ressources, sans logique proprement productive; la

firme est une boîte noire et le concept d'équilibre utilisé est de portée restreinte, en signifiant équilibre des quantités échangées mais pas nécessairement des plans des agents (cf. la démonstration de Hicks).

Diverses tentatives d'articulation marché-production témoignent du besoin ressenti de procéder à l'étude de cette dialectique. Marshall propose une analyse de l'articulation marché-production différenciée par périodes, en fonction des possibilités d'adaptation de la firme.

La problématique SCP donne aux conditions de production un rôle plus important que ne le faisait la théorie traditionnelle des marchés. La considération des structures de marché ne suffit souvent pas à l'étude d'un secteur donné et doit s'accompagner de celle des "conditions de base", sorte de fourre-tout qui peut inclure des données technologiques (nature des processus de production), sociales, ... Le plus intéressant pour la définition du marché et de la concurrence reste l'idée de stratégies et le rapport implicitement établi avec le besoin de lier conditions du marché et conditions de la production.

Cependant, la recherche d'une *théorie unitaire de la concurrence* est ainsi loin d'avoir aujourd'hui abouti et les éventuels enseignements de Keynes peuvent sans doute encore servir dans la voie de la solution du problème.

La deuxième difficulté essentielle de l'analyse en économie industrielle est de relier, d'articuler le niveau de la méso-analyse (les marchés, les secteurs) avec le niveau des agents économiques (les acteurs individuels, les groupes) et avec le niveau global (le fonctionnement économique d'ensemble et les structures).

La problématique originelle, microéconomique, de l'économie industrielle se fonde, à travers la théorie des marchés, sur la conception walrasienne du marché comme lieu de la concurrence entre producteurs. Le marché est regroupement d'individus échangistes et peut être décrit à partir de la dialectique de leurs comportements individuels. Le marché est le lieu d'expression de la socialisation (c'est-à-dire du fait que les agents autonomes ne sont pas indépendants les uns des autres parce qu'ils forment une société), socialisation conçue comme *interdépendance*. La problématique de l'équilibre général règle explicitement la question de la séparation en cherchant à démontrer que les relations que le marché établit entre les unités autonomes suffisent à assurer la compatibilité des actions individuelles. La non-cohérence a priori des plans des agents économiques est transformée, grâce aux modifications du système de prix, en une cohérence parfaite et totale qui s'exprime par un équilibre général du marché.

Les débats soulevés autour de cette conception ont permis de montrer que le modèle que construit Walras (dit "du commissaire priseur") pour traiter d'une économie **décentralisée**, donnée structurelle essentielle des économies pures auxquelles s'intéressent les Walrasiens, évacue de fait cette décentralisation par l'hypothèse d'un marché généralisé **centralisé** par le commissaire-priseur.

Les difficultés à déduire le fonctionnement des marchés de la seule dialectique de comportements individuels et l'impossibilité de penser ces derniers hors de toute structure organisationnelle s'accompagnent d'autres difficultés portant sur le lien niveau

intermédiaire des marchés - niveau du fonctionnement global. En particulier, toute tentative d'analyse dynamique bute sur le rapport entre dynamique du marché partiel et dynamique d'ensemble (cf. les problèmes de l'équilibre partiel).

Enfin, la troisième difficulté porte sur la part du déterminisme et de l'indéterminisme dans le fonctionnement de la concurrence et les résultats obtenus. La plupart des modèles de base recourent en effet, implicitement ou explicitement, à l'idée de normes, que ces normes soient issues de la production ou de l'échange.

Le marché classico-marxien connaît les prix régulateurs que constituent les prix normaux ou naturels, issus de la production et qui échappent aux agents. Le marché walrasien règle la question de l'opposition des intérêts en gommant, implicitement ou explicitement, les antagonismes potentiels, en éliminant ou neutralisant le potentiel de rivalité. Ainsi, le marché est caractérisé par une concurrence civilisée, une concurrence stabilisatrice. Les agents sont égaux dans l'absence de quantum d'action, ils ne peuvent que se soumettre au marché en prenant le prix comme paramètre donc en se soumettant aux prix, synthèses entre raretés et préférences, et, à ce titre, prix normes. En ce sens, la socialisation (réduite à la socialisation par le marché) est tout à fait *neutre*, ce qui permet de concevoir la société comme somme d'individus. La neutralité de la monnaie n'est qu'un complément qui vient s'ajouter à l'essentiel, *le marché neutre*.

De ce fait, le marché de concurrence pure et parfaite (CPP) induit un déterminisme strict. La firme se contente d'appliquer les indications du marché, fournies par le système de prix, sans avoir le moindre choix véritable. Il n'y a ni enjeu au marché ni place pour des stratégies d'acteurs.

Ce déterminisme strict a évolué sous l'influence de Marshall et de la théorie des marchés vers un déterminisme ouvert, dès que l'on s'est préoccupé des situations hors CPP : les structures de marché (monopole, duopole, concurrence monopolistique,..) fixent le cadre des choix mais ceux-ci ne sont plus entièrement déterminés à l'avance. Les acteurs retrouvent de l'épaisseur, mais une épaisseur limitée. La relation fondamentale part du marché vers la firme; par contre la firme ne modifie pas les conditions du marché, ses modes de fonctionnement, ses structures. On retrouve cette conception dans la problématique proposée par le courant SCP (les structures conditionnent les comportements ou stratégies) comme dans la théorie du déséquilibre. Les individus restent dominés par le marché mais celui-ci leur offre des occasions de s'écarter des normes, prix d'équilibre, et exige donc des choix de comportement. La concurrence imparfaite nous éloigne alors d'un marché neutre et réintroduit des enjeux au "marchandage".

Les théories de l'oligopole, la théorie des jeux, la théorie des barrières à l'entrée, retrouvant une conception du marché plus proche de celle d'Edgeworth que de celle de Walras, vont plus loin en étudiant le marché essentiellement comme ensemble de relations de concurrence-rivalité entre acteurs, entre firmes. De ce fait, nous n'avons plus de déterminisme strict issu du marché mais des stratégies. Cependant, réduire le marché à un cadre de relations entre agents est discutable, et l'explicitation des stratégies implique que l'on puisse sortir d'un indéterminisme complet pour réintroduire les contraintes qui pèsent sur chacun d'eux et donc le cadre global et structurel d'ensemble.

C'est déjà ce qu'on aperçoit avec la théorie des jeux qui nous propose une nouvelle méthodologie pour prendre systématiquement en compte le double caractère (intérêts liés et intérêts opposés) de la relation entre les intérêts, mais doit faire dépendre les stratégies auxquelles les joueurs recourront (stratégies de prudence ou de risque, formation de coalitions, utilisation de l'information,...) des structures précises du marché (caractère asymétrique de l'information, nombre de joueurs, ..).

2 Les propositions méthodologiques gouvernant une problématique keynésienne

L'objet de Keynes n'est pas le champ de la concurrence. Cependant, pour étudier ce champ, nous pouvons nous référer à la méthodologie dominante, celle de la théorie néo-classique standard, qui part d'un point de vue microéconomique, ou nous inspirer de la méthodologie keynésienne, qui a plutôt tendance à partir d'un point de vue macro-économique. Le débat concerne par conséquent, en premier lieu, la définition de la méthode la mieux adaptée à l'étude du champ de la concurrence et la plus utile pour fonder une méso-analyse. Doit-on inscrire l'économie industrielle dans le cadre d'une théorie microéconomique des prix ou dans celui d'une théorie macroéconomique des flux ?

2.1 partir des comportements individuels ou des contraintes globales

Les courants d'inspiration néo-classique mettent tous en oeuvre, y compris la nouvelle I.O, le principe de l'individualisme méthodologique. L'étude est menée en partant des comportements individuels des agents économiques, les organisations (firmes,.. ou coalitions, ...) intervenant comme des agents (ou des joueurs) analogues à des individus. Les choix découlent de modèles de comportement extrêmement généraux et formels (principes de rationalité, de maximisation d'une fonction objectif, ...).

De nombreux courants de l'économie industrielle ont déjà montré que cette méthode était inadaptée au traitement de certains problèmes. L'étude des comportements individuels d'agents autonomes doit, au moins, s'accompagner de la prise en compte de *comportements organisationnels*. Le salarié comme le chef d'entreprise est membre d'une organisation, à dimension collective. De même, des interdépendances plus complexes que celles que postule la théorie de l'équilibre général doivent être introduites.

Les keynésiens ne présentent pas une unité de méthode aussi affirmée. La plupart d'entre eux sont cependant plus proches d'une méthodologie de type holiste, en estimant que les comportements subissent l'influence des conditions macro-structurelles du fonctionnement économique global. Les "agents" occupent des places déterminées dans le système d'ensemble et réagissent en fonction d'elles. De ce fait, existent des différences qualitatives entre des types différenciés de comportement qu'il serait dommageable d'ignorer en les unifiant sous des principes trop généraux. Le comportement d'un "agent consommateur" et d'un "agent producteur" peuvent certes être décrits en termes très formels de recherche d'un optimum individuel mais au prix d'une perte de substance qui empêche de comprendre les traits essentiels du fonctionnement économique. Il est préférable de partir du rôle des

entreprises dans le circuit, de celui des ménages consommateurs, et de cerner ainsi les degrés de liberté des uns et des autres, leurs pouvoirs, les enjeux de leurs relations, bref de spécifier les "agents". Au lieu de fonder micro-économiquement la macroéconomie, selon la démarche néo-classique, la logique keynésienne conduit à fonder macro-économiquement la microéconomie. Dès lors, le fonctionnement de la concurrence sur les marchés ne peut être appréhendé en restant à un cadre micro-économique d'équilibre partiel. Il doit tenir compte, d'une part des conditions macro-économiques, d'autre part des caractères structurels du système économique global. En ce sens, la dynamique micro ou méso s'inscrit dans un cadre prédéterminé par une dynamique macro-structurelle.

2.2 raisonner en termes de prix ou de flux

La théorie keynésienne se présente face à la microéconomie traditionnelle comme profondément hétérodoxe. Les différents courants néo-classiques partagent l'idée que la théorie des prix constitue le centre de la théorie économique et tend à se confondre avec la théorie de l'allocation des ressources. Les prix constituent tout d'abord les indicateurs dont se servent les agents économiques pour élaborer leurs plans et synthétisent en ce sens l'ensemble des données économiques utiles ; ils sont les moyens de l'ajustement micro et macroéconomique en permettant par leurs variations la révision et la mise en comptabilité de ces plans, ils expriment l'équilibre en résumant le résultat des divers ajustements. La problématique keynésienne est à l'évidence irréductible à ce schéma, y compris pour expliquer le fonctionnement du marché. Le principe de la demande effective montre que les agents économiques, et, en premier lieu, les entreprises, ont besoin d'informations et de prévisions sur les quantités pour établir leurs plans ; l'ajustement se fait moins par des variations de prix que par des variations de flux micro ou macroéconomiques.

L'élargissement de l'analyse du fonctionnement au complexe prix-quantités et aux relations entre flux, notamment entre demande et production en valeurs, conduit à lier les périodes les unes aux autres et à mettre les flux en rapport avec les stocks. Le flux de profit est en relation avec le stock de capital et le stock de dettes, le flux productif avec l'investissement et le capital.

De même, intervient, à l'inverse de la conception dominante de l'interdépendance de marchés homogènes, le mode particulier de relation entre des catégories différenciées de marchés (et notamment entre marché des biens de production et des biens de consommation d'une part, entre marchés de biens et marchés financiers de l'autre). Cette préoccupation keynésienne se retrouvera, consciemment ou non, chez les auteurs qui étudieront les rapports internes aux systèmes productifs (décomposition entre production de biens de consommation et de production, répartition salaire-profit dans les branches, ..) et la dynamique intersectorielle des flux (conditions de l'équilibre dynamique, rapports accumulation-répartition-réalisation,..).

2.3 prix réels ou prix monétaires

De même, le souci keynésien de refuser la dichotomie réel-monétaire, de raisonner en prix monétaires et non en prix relatifs, obligent à relier mouvement des prix et mouvement des flux. Certes, nous pouvons toujours définir des prix relatifs comme rapports de prix

"absolus", mais il ne s'agit que d'une construction ex-post (même si ces prix relatifs ont un sens et si leurs mouvements ont une logique économique). Les prix se forment comme prix monétaires, dans un échange biens - monnaie et non comme taux d'échange entre biens au moyen d'un numéraire.

3 Les propositions analytiques keynésiennes

Pour ne pas alourdir cette contribution, nous irons à l'essentiel en précisant les apports de Keynes qui nous paraissent les plus originaux par rapport au mainstream de l'économie industrielle contemporaine.

3.1 Le marché keynésien

Le marché ne disparaît pas mais doit être analysé en le situant dans le cadre du circuit. L'intérêt du paradigme keynésien est alors de nous offrir une conception alternative du marché permettant de dépasser les limites d'une étude de la concurrence enfermée dans le cadre étroit de marchés partiels, indépendants de toute dynamique économique d'ensemble.

De ce fait, l'analyse doit concerner la demande qui se manifeste sur le marché - ou demande révélée - mais d'abord la demande anticipée par la firme, demande qui déterminera le montant de la production et de la distribution de revenu. La question des anticipations, anticipations de la part des entrepreneurs des quantités et des prix, anticipations de court terme et anticipations de long terme, devient alors centrale et a d'importantes conséquences sur le fonctionnement du marché.

Le marché intervient ainsi une première fois comme condition de la production mais il intervient également, après la production, comme lieu de rencontre offre-demande, lieu de réalisation de la production. Un processus d'ajustement s'y déroule alors.

Cet ajustement n'est pas un pur mécanisme d'échange donc indéterminé. Il est encadré car soumis aux plans des entrepreneurs : comme le montre la théorie keynésienne de la

1

Une partie de l'ajustement économique passe par des mouvements de prix relatifs. Dire que les prix relatifs ne viennent qu'après les prix monétaires, parce que les prix se forment tous comme prix monétaires, n'implique pas que les prix relatifs ne soient qu'un résidu ex-post sans signification. Au contraire, Keynes et les keynésiens mettent en évidence le rôle des variations de certains prix relatifs dans l'ajustement macro-économique : prix relatifs des biens de consommation par rapport aux biens de production, des actifs par rapport aux biens, revenus relatifs, ...

2

Cette lecture se distingue de celle que font, sur le même thème, la plupart des keynésiens reconnus. On pourra ainsi se reporter à l'article de Neil Kay, "Post-Keynesian Economics and New Approaches to Industrial Economics" in "New Directions in Post-Keynesian Economics", ed. by J.Pheby, Edward Elgar, 1989, dans lequel l'auteur estime que l'apport keynésien se retrouve essentiellement dans les notions de rationalité limitée et dans l'oeuvre de Williamson.

croissance, à travers le mouvement des prix, la répartition se plie à l'accumulation. Ce faisant, Keynes s'éloigne du concept d'équilibre statique utilisé par Marshall et inscrit l'ajustement dynamique dans une théorie du circuit.

De même, Keynes développe les bases d'une dynamique longue de la régulation marchande résultant des structures même de l'économie monétaire de production. Comment concevoir, écrit-il, qu'une économie dans laquelle une grandeur macroéconomique fondamentale, l'investissement, est hautement variable car fonction d'anticipations longues très instables, puisse conserver un minimum de stabilité et donc se reproduire dans le temps sans gigantesques fluctuations ? Il montre alors comment, à long terme, le marché est contraint par des objectifs de stabilisation (éviter des fluctuations erratiques qui paralyseraient l'investissement) et se créent des processus de rigidification du niveau des prix.

La conception keynésienne du marché conduit à s'intéresser à l'hétérogénéité des marchés, loin du formalisme néo-classique qui les postule homogènes : marchés de biens, avec une distinction entre marché des biens de consommation et marché des biens de production parce que les conditions des anticipations y sont différentes, parce que les demandeurs n'ont pas le même statut (entreprises/ménages) ; marché du travail, le travail étant une marchandise particulière, et le fonctionnement du marché n'étant pas régi par un processus d'échange mais par la demande effective qui fixe le montant de l'emploi, c'est-à-dire que la demande de travail ne dépend pas fondamentalement du prix ; marchés financiers, avec le problème de la spéculation car les anticipations, très dispersées, y ont un rôle accru, et avec la spécificité de l'offre, offre, souvent réglementée, de biens dont le prix est totalement déconnecté du coût de production.

Le marché keynésien rompt avec la symétrie du marché néo-classique qui donne un rôle équivalent et équipotent à l'offre et à la demande. Pour les keynésiens, ce sont les entreprises qui produisent la demande, fixent les prix, déterminent les normes qu'elles proposent au marché de consacrer, et non un processus égalitaire. Certes, elles ne peuvent faire ce qu'elles veulent mais ce sont elles qui sont actives, c'est sur la base de leur initiative que se noue le processus marchand. En même temps, le marché traduit la rivalité entre entreprises, leur conditionnement de la demande mais aussi leur lutte pour le fractionnement, en leur faveur, de la demande globale ; il n'est plus le lieu de rencontres d'agents à statuts identiques et pouvoirs égaux.

3.2 Le rôle des anticipations

1°) un rôle essentiel des anticipations

Les anticipations sont structurellement liées à l'économie moderne, caractérisée comme économie monétaire de production, ce qui met l'accent - en opposition avec la démarche néo-classique qui dévalorise au contraire cette double dimension - sur la dimension monétaire et sur la dimension productive.

Si la dichotomie réel-monétaire est valable en économie stationnaire, elle cesse de l'être en économie monétaire de production où l'équilibre est nécessairement un "équilibre

mouvant" car la monnaie véhicule l'incertitude en autorisant un lien entre le présent et le futur. Ce lien est lui-même en liaison avec l'épaisseur temporelle de la production, épaisseur d'autant plus grande que l'on produit avec du capital.

Nous retrouvons là une constante de la pensée keynésienne, qu'elle s'exprime par la distinction entre théorie de l'économie coopérative et de l'économie monétaire de production, du certain et de l'incertain, de l'équilibre stationnaire et de l'équilibre mouvant, distinctions qui nous obligent à construire "la théorie d'un système où les changements des vues sur l'avenir peuvent influencer la situation présente" .

L'économie industrielle peut s'inspirer particulièrement du traitement que fait Keynes des anticipations des firmes. La distinction entre courte période et longue période permet de séparer deux types de décisions relatives à la production : les décisions courantes qui concernent le degré d'utilisation de l'appareil productif et les décisions à long terme qui concernent les variations de la capacité de production (l'investissement).

Les entrepreneurs d'une branche donnée doivent élaborer leurs projets de production sur la base d'une anticipation de la situation propre à leur marché mais aussi d'une anticipation (plus ou moins précise selon que le rapport de leur production à l'offre et à la demande globales est étroit ou ténu), de l'offre et de la demande globales. Ceux qui vendent des moyens de production ont particulièrement à anticiper, ne pouvant se contenter d'extrapoler les résultats passés du fait de l'instabilité de l'investissement.

2°) *prévision courte et prévision longue*

La prévision à court terme a pour base essentielle, compte tenu d'un état général de la prévision à long terme qui détermine le niveau de production de longue période (et se traduit matériellement par le niveau des capacités de production), la production, les ventes et les prix réalisés à la fin de la période précédente ; donc elle a une base objective et est relativement sûre. Pour la vente et la production de biens durables (équipements), comme on l'a dit, interviennent les prévisions longues, beaucoup plus instables.

Construire une prévision à long terme, c'est faire deux choses : évaluer ce qui sera le plus vraisemblable, estimer le degré de confiance que l'on peut avoir dans cette évaluation. Anticiper le prix de l'uranium enrichi dans dix ans par exemple, c'est fixer le niveau le plus vraisemblable, c'est aussi tenir compte de la "confiance" que l'on peut avoir dans cette prévision. Un événement nouveau peut modifier le niveau du prix envisagé mais aussi le degré de confiance ; si, par exemple, est conclu un accord à moyen terme de fourniture par tels pays étranger, la prévision devient plus vraisemblable.

Ce que Keynes appelle l'état de la prévision à long terme dépend aussi de l'état de la confiance. Cela ne fait que refléter la différence entre avenir probabilisable et avenir

3

Théorie Générale, p.295.

4

Tous les entrepreneurs devraient en fait tenir compte de l'évolution des anticipations longues. Car les variations de l'investissement entraînent des variations du revenu et donc de la dépense. Prévoir, même à court terme, les ventes, c'est prévoir les achats des consommateurs et ceux des producteurs, donc l'investissement et le revenu. C'est donc prévoir les variations de l'état de la prévision à long terme.

incertain. Pour Keynes, l'incertitude provient de l'extrême précarité des bases des anticipations. Il n'y a là aucune irrationalité des agents économiques, mais l'effet logique des structures du capitalisme. Les décisions économiques ne se réfèrent pas à un contexte de risque, caractéristique des événements répétitifs (probabilité de pile ou de face) et pour lesquels la probabilité découle logiquement de la fréquence mais à un contexte d'incertitude caractéristique d'une information rare.

3°) *des anticipations conventionnelles*

Le résultat de cette incertitude est paradoxalement de privilégier des procédures d'anticipation conventionnelles. La meilleure solution est encore de supposer que l'état présent se maintiendra, sauf raisons particulières : "Dans la pratique nous supposons en vertu d'une véritable convention, que l'évaluation actuelle du marché, de quelque façon qu'elle ait été formée, est la seule correcte, eu égard à la connaissance actuelle des faits qui influenceront sur le rendement de l'investissement". Ainsi "la méthode conventionnelle de calcul indiquée ci-dessus est compatible avec un haut degré de continuité et de stabilité dans les affaires, tant que l'on peut compter sur le maintien de la convention". Par contre, l'évaluation conventionnelle subit des variations brusques en cas d'événements qui la remettent en cause.

On est ainsi en présence d'un modèle non linéaire d'anticipation à long terme. Tant que les événements courants ne s'écartent pas trop de la convention, elle demeure la base des anticipations, celles-ci sont stables et tendent à favoriser la continuité. Au-delà d'un certain seuil, au contraire, la convention est remplacée par une autre, et les anticipations se renversent. Il n'y a pas là pour autant processus d'apprentissage et convergence progressive entre anticipations et réalisations. Au contraire, ces renversements brutaux excluent qu'on puisse "même à titre d'approximation éliminer le facteur des prévisions à long terme ou le remplacer par les résultats réalisés". Chez les néo-classiques, même si l'information de départ est insuffisante, il y a, par le processus d'apprentissage et la dialectique permanente entre anticipations et réalisations, accès progressif à une information quasi parfaite. Le système en arrive à se comporter "comme si" il y avait information parfaite. L'écart anticipation-réalité est du domaine de l'erreur, de l'ignorance. Pour Keynes, il est du domaine de l'incertitude et d'une incertitude permanente et irréductible, tout simplement parce qu'il n'y a pas fondamentalement de loi technico-économique de la dynamique et de l'investissement, dans le mode de production capitaliste. On voit bien qu'il ne s'agit pas là

5

"Ce que nous voulons simplement rappeler, c'est que les décisions humaines engageant l'avenir sur le plan personnel, politique ou économique ne peuvent être inspirées par une stricte prévision mathématique puisque la base d'une telle prévision n'existe pas". *Théorie Générale*, chapitre 12, p. 174.

6

Le jeu de roulette n'est pas du domaine de l'incertitude, écrit Keynes. Par contre, la prévision d'une guerre mondiale est incertaine tout comme celle du prix du cuivre ou du taux d'intérêt dans vingt ans ou encore celle de la date d'obsolescence d'une innovation. Sur ces aspects, cf. F. Vicarelli, "Dall'equilibrio alla probabilità : una rilettura del metodo della teoria generale", in *Attualità di Keynes*, op. Cit.

7

Théorie Générale, chapitre 12, p. 164-165.

d'une différence dans les hypothèses de comportement des agents (rationnels ou non mais dans l'analyse du système capitaliste lui-même.

4°) la rigidité des prix

Des courants keynésiens ont repris et poursuivi le raisonnement keynésien relatif à l'instabilité des économies régies par le marché, à l'incertitude qui en découle et à ses effets en termes de conventions . Les keynésiens montrent aussi que le procès de production capitaliste implique des contrats à terme ; il a une épaisseur temporelle : on embauche des travailleurs et on leur donne un salaire avant que leur produit ne soit vendu ; on achète des moyens de production qui ne sont rentabilisés que sur plusieurs périodes ; on achète des matières premières avant la vente du produit. Et l'on ne peut arrêter en cours de route le processus productif. En bref, on avance du capital.

Cela implique une relative viscosité des prix, qui encadre la détermination des taux d'échange sur les marchés. S'il y avait d'amples fluctuations de prix, aucune anticipation ne serait possible, d'énormes risques de pertes existeraient pour les entrepreneurs. Et le contrat à terme principal, le salaire monétaire, doit être rigide pour fonder ainsi la stabilité des prix. Cette viscosité devient une procédure institutionnelle nécessaire en mode de production capitaliste; elle est obtenue par la généralisation de conventions et de formes non purement marchandes de contrat, la principale étant la convention collective.

3.3 La formation des prix

L'économie industrielle a poursuivi l'objectif de la théorie des marchés d'explicitation des modalités de formation des prix sur les différents types de marchés. L'analyse keynésienne est peu utilisée en ce sens et habituellement réservée aux problèmes de production, de quantités, les prix apparaissant comme rigides ou indéterminés. Pourtant, des tentatives intéressantes ont été menées pour développer une théorie keynésienne du pricing .

Keynes ne néglige en effet nullement la considération des prix. Au contraire, il peut fournir des principes alternatifs pour une conceptualisation de prix monétaires qui ne seraient pas systématiquement prix d'équilibre.

C'est dire aussi que les "prix Keynésiens" sont plus complexes que les "prix néo-classiques". Ces derniers sont essentiellement des prix d'équilibre, prix observés et révélés par le marché. Pour Keynes, les prix se séparent en prix ex-ante ou prix anticipés et prix ex-post ou effectifs. Les prix anticipés se fondent naturellement sur l'observation des prix effectifs de la période passée mais ont néanmoins le rôle décisif puisqu'ils contribuent à déterminer le niveau de la demande effective et de l'emploi. En même temps, ils conditionnent la formation des prix effectifs qui résulteront ex-post de l'ajustement des flux, en fonction de la confirmation ou de la non-confirmation des anticipations.

8

cf. notamment Davidson et Wells ; en particulier P. Davidson, "The dualfaceted nature of the keynesian revolution : money and money wages in unemployment and production flow prices", Journal of post keynesian economics, printemps 1980, Vol. II, n° 3. P. Welles in Review of Keynes. Reviw article. Cambridge Journal of Economics 1978, 2.

Ainsi, le prix d'offre de courte période est fonction du prix de demande anticipé qui a pour base première le prix réalisé dans la période précédente (prévision courte), modifié par la prise en compte de l'état de la prévision à long terme.

Cependant, comme nous venons de le voir, les conditions macro-structurelles définissent aussi des lois de variation longue des prix. Keynes est le premier à expliciter les tendances à la rigidification des fluctuations longues de prix. La rigidité des prix dont il traite traduit les structures mêmes du système capitaliste et n'est donc pas de la nature de "frottements" ou d'exceptions. C'est une rigidité de type macro-structurel introduite à partir d'une réflexion sur l'instabilité du système. Comment une économie dans laquelle une grandeur macroéconomique fondamentale, l'investissement, est hautement variable car fonction d'anticipations longues très instables, peut-elle conserver un minimum de stabilité et donc se reproduire dans le temps sans gigantesques fluctuations ?

Le lien par la monnaie entre passé, présent et futur n'est pas une simple occasion de perturbation en permettant le report de la consommation mais découle de l'avance de capital. L'existence d'un stock de créances et dettes qui lie les périodes entre elles renforce aussi, comme le note Tobin, l'exigence de stabilité des prix sous peine d'occasionner des transferts de valeurs massifs, des pertes considérables et donc de bloquer "les esprits animaux".

Ces considérations peuvent être enrichies et développées en les rapprochant d'observations plus générales sur les mutations structurelles du capitalisme contemporain. Celles-ci se caractérisent à la fois par un mouvement d'extension-exacerbation des rapports capitalistes marchands et un mouvement contradictoire de négation-dépassement de ces mêmes rapports sous l'effet d'un processus de socialisation de la production et de l'économie. L'effet sur les prix et les marchés est notamment de mélanger déterminations marchandes et déterminations non marchandes de ceux-ci. C'est, notamment, le développement des organisations qui multiplie les groupes de pression et fait des revenus, et du salaire en premier lieu, des catégories à la fois économiques et socio-politiques ou encore l'institutionnalisation des marchandages et négociations supposant des consensus. De tels phénomènes nous éloignent des modèles de détermination purement marchande des prix et revenus. En revanche, les intuitions keynésiennes peuvent, pour comprendre certains aspects de la formation des prix contemporains, utilement compléter l'étude des marchés partiels et des formes de concurrence.

3.4 Le rôle central des firmes et la concurrence

Les auteurs d'inspiration keynésienne vont insister sur le rôle moteur de la firme, des entrepreneurs, aux niveaux microéconomique et méso-économique, en parallèle avec leur rôle macroéconomique mis en évidence par Keynes dans la théorie de la demande effective. Ils estiment en particulier qu'il faut s'intéresser à la production par la firme de la demande sur son marché. Chamberlin par exemple inaugurerait l'étude de l'action de la firme sur les formes de la demande, son conditionnement (politiques de différenciation des produits, de publicité,...). La dimension du marché et celle de la production sont alors reliées, ce qui modifie la façon de concevoir la concurrence.

Nous avons vu que le marché keynésien rompait avec la symétrie du marché néo-classique qui donnait un rôle équivalent et équipotent à l'offre et à la demande. Les firmes ne sont évidemment plus des price-takers comme dans le monde walrasien. Keynes leur donne un rôle beaucoup plus affirmé que ne le faisait Marshall dans la fixation des prix en développant sa distinction entre prix d'offre et prix de demande pour lui faire produire de nouveaux instruments d'analyse.

Les deux grands modèles de base de l'économie politique, le modèle classico-marxien et le modèle walrasien, raisonnaient de fait en termes de prix ou valeurs normes. Chez Keynes, nous trouvons un système plus riche de normes liées aux désirs des firmes et susceptibles d'engendrer des luttes sur le marché. Ce dernier est le lieu d'un affrontement et d'un affrontement double . Le premier est un affrontement entre vendeurs et acheteurs ; affrontement pour déterminer le taux d'équivalence entre travaux concrets incorporés dans les marchandises offertes et travail abstrait représenté par la monnaie. Le second est affrontement entre capitaux pour le partage du profit global ainsi formé . Quand les marchandises arrivent sur le marché, il existe déjà un système de prix légué par la période antérieure. Proposer les marchandises à ces prix, c'est proposer une certaine évaluation des coûts de production et un certain taux de profit . Les prix d'offre ne représentent donc pas seulement une revendication de profit mais aussi une revendication de réalisation de la valeur passée du capital .

Les prix ex-ante correspondent à des prévisions incorporant les exigences en profit des entrepreneurs. Cela n'implique pas pour autant que ces prévisions et exigences se réaliseront totalement, les prix ex-post pouvant parfaitement être différents. Les prix ne sont donc pas soumis fonctionnellement aux décisions des entrepreneurs même si ce sont ceux-ci qui les proposent. Les keynésiens ont développé cette problématique en considérant que les prix d'offre se forment sur le modèle de prix de markup, prix qui rencontrent ensuite la demande et sont susceptibles de se modifier selon l'écart prévisions-réalisation et les réactions à cet écart des entrepreneurs (et des consommateurs). C'est la voie inaugurée par Kalecki et poursuivie ensuite, sous des formes variées, par de nombreux keynésiens. Pour Kalecki, Sylos Labini, Eichner, Kregel, Andrews, ... le price making de la firme dépend de son pouvoir de monopole et donc de la concentration. Elle doit recourir à une base interne de fixation du prix, puisque la base externe (le prix paramétrique de marché donné à l'entreprise de l'extérieur par le marché, c-à-d l'égalité offre de l'industrie-demande à l'industrie) disparaît. D'où le recours aux coûts comme base de la fixation du prix, et, compte tenu des problèmes d'information, aux coûts "normaux", au moins quand coûts effectifs et coûts normaux ne s'écartent pas trop en fonction des volumes de production effective. Cela les conduit à rejeter la détermination des prix comme détermination des prix de courte période, par application de la règle de l'égalisation du coût marginal de courte période au prix ou à la recette marginale. Ils insisteront au contraire sur la longue période en estimant que la firme est contrainte essentiellement par un objectif de

9

C'est d'autant plus important que la dynamique capitaliste pousse à la remise en cause des valeurs passées et qu'aucun critère absolu n'existe pour évaluer la dépense de travail mort (quelle est la durée " normale" d'amortissement des équipements ?) .

reproduction, à échelle simple ou élargie, et soumet sa politique de pricing à des objectifs longs.

Les keynésiens s'appuient également sur les travaux de Chandler qui montre que le principe du mark up serait lié au développement de la firme multi-produit et de la forme groupe . Il permet la décentralisation de la gestion : le prix de chaque produit doit permettre d'assurer un taux de profit normal sur le capital investi par le centre dans chaque opération.

Le prix ne correspond plus à une norme absolue comme c'était le cas chez Walras, Marx ou Marshall. Il inclut une revendication de profit et dépend donc du rapport de forces offreurs-demandeurs (et plus largement de tout le passé qui contribue à établir les besoins des entreprises en profit pour poursuivre leurs objectifs stratégiques) . Il participe à un affrontement pour le partage du revenu. Les keynésiens étendent l'étude des politiques de pricing à l'ensemble des politiques de la firme et s'intéresseront à la firme comme lieu de définition de stratégies concurrentielles, en matière de barrières à l'entrée, de choix technologiques, ...

Nous n'avons pas chez Keynes de théorie spécifique de la concurrence. Cependant, nous trouvons dans sa problématique des éléments permettant d'envisager une théorie de la concurrence irréductible à leurs versions classiques et néo-classiques. L'articulation offre globale demande globale précède logiquement les articulations offre demande de biens particuliers. Le schéma ZD (offre - demande globale) même s'il représente des agrégats de produits élémentaires, fonde les équilibres micro au lieu d'être fondé sur eux. On part du macro pour fractionner ensuite la demande globale. Cet élément n'est pas sans rapport avec la conception que l'on peut avoir du capital. Comme l'avance Marx, le capital social est premier et les capitaux individuels correspondent à des fractionnements de ce capital. La concurrence entre les capitaux pour les débouchés est du même type ; elle manifeste le fractionnement de la demande globale engendrée par le capital social. A la différence cependant de cette vision classico-marxienne, la conception keynésienne, parce qu'elle raisonne en dynamique, à partir de la tentative des entrepreneurs de modeler le circuit selon leurs plans, restitue un contenu d'instabilité au fractionnement de la demande globale. Les lois qui assuraient chez les classiques l'unicité du taux de profit n'ont pas de raison particulière de conduire à l'équilibre en courte période. La concurrence - rivalité entre les capitaux peut alors redevenir effective.

De même, le principe de la demande effective permet de renouveler son étude en précisant le type de rapports existant entre les capitaux dans les différentes phases du circuit. Tandis que les capitaux autonomes sont complémentaires et en quelque sorte "solidaires" dans la détermination de la demande effective, leurs intérêts étant liés (accroître l'emploi et la production pour élargir le marché), la concurrence-rivalité réapparaît dès qu'est ouverte la

10

cf. S.Zamagni, *Microeconomic Theory*, Basil Blackwell. p.397-403

lutte pour les débouchés, lutte pour se partager la demande globale précédemment formée, lutte pour le fractionnement de celle-ci au profit de chaque capital individuel .

Les keynésiens ont fait fructifier certaines des notations et implications de l'oeuvre de Keynes relatives à la concurrence moderne. L'entreprise soucieuse de sa croissance longue doit, dans une économie marquée par la différenciation des produits, se constituer une clientèle, imposer sa différence comme atout, informer les consommateurs des caractéristiques du produit dont le prix. Elle privilégie de ce fait (confer la distinction entre marchés d'enchères et marchés de clientèle) une stabilité des prix, confirmée par les observations. Elle contredit le principe néo-classique d'adaptation du prix à toute variation de la demande, avec les larges variations des coûts entraînées par la variation de l'échelle de la production et sanctionnées, au niveau de l'industrie, par l'égalité à tout moment entre offre et demande avec adaptation parfaite des quantités en courte période. Les entreprises, particulièrement les grandes, éviteront les brusques variations de prix, s'adapteront éventuellement par les quantités, en stockant ou en rationnant les demandeurs, et feront varier leurs prix selon les données de longue période (variation durable du prix des inputs ou de la demande de longue période). Les firmes fixent alors leurs prix, comme le pressentait Sraffa, sur la base des coûts normaux et vendent ce que le marché absorbe à ce prix.

En outre, sur des marchés d'oligopole, les entreprises ont des intérêts liés et des intérêts opposés. La concurrence par les prix tend, en période normale, à être bannie car elle contredit l'exploitation concertée du marché et risque de dégénérer en une ruineuse guerre de prix. La non price competition est dominante sur la plupart des marchés d'oligopole différencié. Dans ces conditions, se développent des procédures empiriques de fixation concertée des prix, encouragées par des éléments d'organisation des marchés (syndicats professionnels, contrôles de prix,...), et qui conduisent généralement à fixer des prix rigides sur des bases communes à toutes les entreprises du secteur, les coûts normaux, ou , ce qui, à terme, revient au même, à fixer des règles de variation des prix selon celle des coûts dans la branche.

Si nous pensons qu'une problématique keynésienne éclaire certains traits fondamentaux des réalités du champ de la concurrence, nous ne croyons pas pour autant qu'elle puisse être exclusive d'autres problématiques dont l'objet est d'éclairer d'autres aspects de ces réalités. Ainsi, elle ne s'oppose pas au projet de ceux qui analysent le marché comme forme d'organisation de relations économiques (théorie des coûts de transaction de Williamson mais aussi, plus largement, analyses des auteurs institutionnalistes et des néo-autrichiens qui dans la lignée d'Hayek insistent sur la spécificité des modalités marchandes d'allocation

11

Ce phénomène, bien connu au niveau international (il doit y avoir concertation internationale pour une relance coordonnée, en même temps, chaque pays tente de bénéficier des fruits de la relance menée dans les autres), est curieusement peu étudié au niveau de la concurrence intercapitaliste "interne".

12

Une problématique keynésienne ne refuse pas leur projet mais contredit certaines hypothèses de méthode ou d'analyse. Ainsi la théorie des coûts de transaction de Williamson, fort à la mode aujourd'hui, repose - t-elle sur une vision tronquée des relations marchandes, sur la base d'un parti pris d'individualisme méthodologique.

des ressources et d'organisation socio-économique). Elle n'invalide pas non plus les apports de la nouvelle économie industrielle qui utilise pourtant un tout autre cadre analytique. Aucune problématique ne peut en effet prétendre englober la totalité des aspects d'un domaine aussi complexe que celui de la concurrence et la coexistence de problématiques différentes reflète une nécessité théorique. En ce sens, oublier la possibilité d'une problématique keynésienne de l'économie industrielle serait aujourd'hui un handicap sérieux pour le développement même de la discipline.